

Distance

Alice

www.alicem.net

De février à mai 2019

Texte en majeure partie thérapeutique que j'ai soudainement eu envie d'écrire un certain jour. J'ai ensuite fait un peu l'inverse de ce qui est recommandé : plutôt que de construire immédiatement toute la trame principale de l'histoire, j'ai avancé comme un abruti sans trop savoir où j'allais finir. Mais voilà, quoi, j'avais besoin de pondre ce truc et je ne pouvais me permettre de faire des manières. Par contre, je vous préviens : c'est un peu niais et en plus j'ai à plusieurs reprises perdu mes objectifs initiaux de vue.

*

* *

PEU-ÊTRE avaient-ils raison, me disais-je. Je passais mon temps à rabâcher qu'une foule peut très bien avoir tort face à un individu récalcitrant, mais les pétales répandus sur mes sabots formaient une énième pièce à conviction. Seul un imbécile attendrait, dans pareille conditions, qu'une preuve lui tombe sur le coin de la figure. Et ne me considérant pas comme un imbécile, je commençais à songer sérieusement à fuir ou me rendre. Ce qui, dans ce contexte, serait revenu sensiblement au même.

Trêve de métaphores. Je jetai un dernier regard à mon rosier qui n'était plus qu'un piètre amoncellement de branches et d'épines depuis que j'avais osé l'approcher d'un peu trop près pour le tailler et l'aider, à mon niveau, à s'épanouir. Je commençais à avoir l'habitude. Non, non, pas l'habitude de m'occuper de mes rosiers ; je parle de cette façon qu'ils avaient de se décomposer plus ou moins littéralement à mon approche. Les rosiers, mais aussi un peu toutes les autres plantes. Même mes essais sur des cactus les avaient laissés flétris et cabossés. Vous comprendrez probablement, donc, pourquoi mon entourage – et même ceux qui ne m'entouraient pas tant que ça – observaient mon obstination pour le jardinage avec une certaine consternation, et ne rataient pas une occasion de m'intimer de cesser ce qu'ils qualifiaient de « folie », quand ils n'employaient pas des termes plus grossiers.

Il y avait bien des moments où leurs mots parvenaient malgré ma posture défensive à m'atteindre et à mettre en sommeil ma motivation. Je rangeais alors mes outils pour une semaine ou deux, parfois même pour un mois complet. Mais un doute optimiste finissait toujours par se saisir de moi, accompagné par l'espoir de faire un jour fleurir mon petit lopin. Peut-être aussi (mais j'aurais davantage de mal à l'avouer) que ma vie me semblait effroyablement vide sans mes confrontations végétales, si désastreuses fussent-elles.

En tout cas, c'en était assez pour ce jour-ci. Laisant le malheureux rosier derrière moi, je partis ranger le matériel que j'avais sorti – la plupart des articles n'ayant pas eu l'occasion de servir – et retirai mes gants, un peu morose. Comme souvent, j'allais feindre de m'intéresser à d'autres activités pendant toute la soirée afin de passer le temps, tout en réfléchissant à ce que j'allais pouvoir changer à mes méthodes le lendemain, pour tenter de tenir compagnie à mes plantes en leur faisant moins de mal que de bien. Il était rare que des

idées révolutionnaires me viennent, et encore plus qu'elles produisent des résultats dignes d'être contés, mais au moins je n'avais pas à endosser la culpabilité de celui qui subit les mêmes tourments jour après jour sans chercher de solution.

Le lendemain étant un dimanche, je n'étais pas appelé à travailler et pouvais m'adonner à mes expérimentations *jardinistiques*. « Pouvais », et même « devais ». Il me devenait difficile de savoir ce que je faisais de bon cœur, par frustration ou bêtise.

Les gants retrouvèrent mes mains, les sabots mes pieds, et mon visage plongea dans l'air frais matinal. Mes plans n'avaient guère changé, faute d'inspiration. Je comptais sur la providence pour m'éclairer au dernier instant et me montrer la voie.

Je ne fus « éclairé » qu'assez médiocrement, et décidai de tenter de rendre mes gestes infiniment plus lents, doux et précis. J'avais, bien entendu, employé plusieurs fois déjà cette technique, avec un succès très mitigé. Peut-être n'avais-je pas été *suffisamment infiniment* lent? . . . Certes, cela ne veut pas dire grand chose, mais au point où j'en étais. . .

J'allai donc voir un des rosiers encore parés de fleurs et de vie. Je le fixai là où se seraient trouvés ses yeux s'il en avait été pourvu par la nature, et ressentis une certaine forme de pitié à laquelle je n'étais hélas plus étranger. À chaque nouvelle tentative, je me sentais comme un criminel s'attaquant à des créatures sans défense. La réalité était bien différente, et mes intentions plutôt saines, mais il est des niveaux d'incompétence et de maladresse que même toute la bonne volonté du monde peine à excuser.

Je m'efforçai de ne pas trembler alors que les lames du sécateur approchait de la tige que j'avais pour intention d'écourter. Je ne prétendrai pas que mes connaissances théoriques

étaient très avancées : il est difficile de s'en sortir honorablement lorsque l'aspect pratique se refuse obstinément à vous. Cependant, cette tâche me semblait à ma portée, et laissait une ample place aux erreurs et même à l'improvisation.

Allez, ce n'est pas si dur...

Plus que deux centimètres...

Et...

Contact. Comme on le dirait peut-être pour une mission spatiale ou quelque chose de complètement fou comme cela.

Je retins mon souffle déjà bien mis à mal. Les lames n'avaient qu'à peine égratigné le rosier, qui n'avait vraisemblablement pas encore remarqué ma présence ou du moins compris mes intentions. Mais je n'allais pas pouvoir rester aussi discret bien longtemps : il faudrait rentrer dans le vif du sujet sans trop tarder. Quelques gouttes de sueur apparurent sur mon front alors que j'actionnai les poignées de mon instrument. Ma seconde main vint couvrir l'autre sur le minuscule outil afin d'obtenir un surplus de précision, mais surtout d'assurance. Mon regard effectuait des allers-retours frénétiques entre la fleur la plus proche et le siège des opérations.

Un craquement se fit entendre. Un son tout à fait normal en pareilles circonstances, mais qui prenait des proportions terrifiantes dans la solitude matinale, le silence et mon inquiétude grandissante.

Je fus tenté d'arrêter mon geste, à la fois par crainte de la suite des événements et pour me réfugier derrière le dicton stipulant qu'« à chaque jour suffit sa peine ». Je me ressaisis cependant bien vite, car laisser ainsi un rameau fendu ne semblait guère séant. Je continuai donc à augmenter la pression, forçant ce bout de bois à en devenir deux, mais en lui ménageant la transition la plus douce possible.

Je commençais à prendre confiance devant l'absence de catastrophe, et un sourire tentait même, hâtif, de se dessiner

au coin de mes lèvres, mais un pétale de rose solitaire, héraut d'un cataclysme imminent, eu tôt fait d'effacer cette ébauche de contentement.

Le diamètre de la tige avait été entamé environ de moitié. J'aurais probablement dû me réjouir de cette performance, mais je restai un peu sur ma faim. Néanmoins, je ravalai la détermination que je brandissais quelques secondes auparavant et décidai de laisser le rosier et moi-même nous remettre de nos émotions.

Tant pis pour cette pauvre branche. Laisser cet estropié en pleine amputation était probablement la moins mauvaise solution. Si le ciel nous souriait, le lendemain, à lui et à moi, je pourrais finir ma besogne. Patience.

Je m'en retournai ranger mon matériel, non sans jeter un ou deux regards en arrière afin de vérifier que le rosier n'avait pas profité de mes premières secondes d'inattention pour s'effondrer.

Le reste de la journée vacilla entre espoirs et craintes. S'ensuivirent des rêves confus faits de rameaux brisés et de pétales réduits en cendres. Comme celui de tant d'humains, mon cerveau ne sait se contenter *d'attendre*.

Malgré mon coutumier manque de temps des matins de jours travaillés, je me devais de m'octroyer un détour par le jardin afin de voir si mon patient avait passé une nuit moins agitée que moi.

Ce que j'observai en arrivant face à mon troupeau de rosiers était plus troublant encore que ce que j'avais envisagé pendant mon sommeil : les deux plants voisins de celui dont je m'étais occupé s'étaient recroquevillés, et penchaient comme dans un mouvement d'effroi. On eut dit qu'ils cherchaient à fuir le théâtre de la confrontation de la veille. Ce triste spectacle me laissa un moment interdit. Puis, ma stupeur s'effaça et je pu m'atteler à la tâche qui m'attendait : décider d'une

marche à suivre. Plusieurs options m'apparaissaient assez ouvertement, mais aucune ne semblait exempte de risque... et surtout, beaucoup étaient, en soi, assez farfelues :

- Continuer à tailler le même rosier ferait vraisemblablement paniquer ses voisins jusqu'à un point de rupture.
- Tout arrêter relevait du gâchis et n'était de toute manière pas réellement une option à mes yeux désespérément passionnés.
- Passer aux voisins eux-mêmes était assurément mal avisé puisqu'ils étaient maintenant contorsionnés à outrance : je n'aurais guère su quoi couper, et je n'étais même pas certain qu'ils pouvaient tenir ce nouveau choc.

Fort heureusement, j'avais disposé de toute la journée pour réfléchir à ce problème. Je résolus finalement de voir plus loin – plus grand. Ma « solution » consisterait à m'attaquer aux voisins des voisins, laissant ainsi le premier sujet se remettre de ses émotions tout en tentant de redresser les rosiers apeurés... en leur faisant de nouveau peur, de l'autre côté.

Une fois rentré, je pu ainsi redoubler d'efforts, appliquant à deux pieds le traitement entamé sur le pied central un jour plus tôt. La curiosité me poussait à me dépêcher, mais puisque le cœur même de cette tâche était l'extrême lenteur avec laquelle j'entamais le bois, il me fallut prendre mon mal en patience.

Je n'eus pas de mauvaise surprise en mettant mon plan à exécution, mais je savais que le véritable verdict ne serait rendu que le lendemain, au minimum. Ainsi, comme la veille, je tentai d'oublier ces histoires de plantes jusqu'à nouvel ordre.

Après une nuit m'ayant prouvé qu'il était possible de faire pire que la précédente, je me levai sans me faire prier, conscient que je ne pourrais obtenir guère de repos avant d'avoir été mis au fait des dernières évolutions du jardin. Je

devais hélas bientôt regretter d'avoir ainsi bondi hors du lit. Car mon enthousiasme allait laisser place à une commune mesure de consternation.

Il me fallut plusieurs secondes pour reconnaître les lieux. Dans un certain périmètre autour des rosiers pseudo-taillés, chaque pied s'était comme écroulé. On eut dit des algues rampant sur le sol, la vie et l'humidité en moins.

Ne pouvant ni contenir ma déception, ni soutenir cette vision de mon échec, je m'en retournai immédiatement, sans même conduire une inspection plus poussée. Une fois encore, j'allais devoir passer le plus clair de ma journée à réfléchir à mon mode d'action, et l'échec rendait d'autant moins engageante cette perspective qui, la veille, avait le mérite de présenter un certain aspect exploratoire.

Mes réflexions furent, vous vous en doutez, plus sombres que les fois précédentes. Quant à leur aboutissement, il s'apparentait davantage à un abandon, à un renoncement et à un refus. Mais ma décision était prise. Que ce soit mes plantes qui ne voulaient pas de moi, ou moi qui, par je ne savais quel principe, leur causais du mal, la solution serait sensiblement la même : j'allais mettre littéralement une barrière et figurativement de la distance entre mes plantes et moi.

Je me mis à l'ouvrage le soir même, commençant par me procurer une quantité importante de planches. De retour dans mon jardin, je déposai en tas ces matériaux aux côtés des rosiers et m'armai d'outils fort différent de ceux auxquels j'étais habitué. Sans attendre, je plantai un peu maladroitement les premiers clous, alignai les premières planches et sentis une étrange satisfaction monter en moi, fier que j'étais de prendre le devant des événements. Bien vite, les plants furent en grande partie cachés de ma vue. Certes, il me suffisait alors de me décaler sur le côté pour me retrouver face à une ouverture béante, mais j'avais déjà un avant-goût de mon objectif.

Je n'achevai mon travail que le lendemain matin, ayant dû marquer une pause malgré moi lorsque l'obscurité était devenue souveraine. Je contemplai, ravi, le résultat de mon labeur. Ou plutôt, je contemplai le fait qu'il m'empêchait de contempler ce qui se trouvait derrière lui : l'ensemble de mes rosiers étaient dorénavant entouré d'une palissade me cachant naïvement leur existence. Ma tentation se trouvait ainsi bridée, et les plantes, bien qu'assiégées, étaient enfin protégées de ce qui s'était révélé avec le temps comme la plus grande des menaces les inquiétant : je ne les approcherais plus, au moins pour un certain temps ; je les laisserais « faire » ce que bon leur semblerait.

Insister est une bonne chose. . . jusqu'à un certain point, à partir duquel le sage reconsidère la situation tandis que l'ignorant borné se trouve vaincu par un mur qu'il a construit lui-même. En l'occurrence, j'avais bien fini par ériger un mur, mais il était mon allier.

Les deux ou trois semaines qui suivirent furent plutôt étranges, au moins parce que mes habitudes étaient radicalement changées mais aussi parce que. . . eh bien, imaginez-vous observer une palissade une bonne minute chaque jour et vous verrez le tableau.

Cette répétition fut brisée, comme je l'espérais sans pour autant beaucoup y croire, par quelques détails insolites. Cela commença avec une feuille. Une feuille solitaire (en apparence tout du moins, derrière le filtre de ma clôture) se dressa timidement au-dessus du mur, comme pour glisser un regard vers l'horizon. Je restai ce jour-là un bon moment à la regarder. Je savais qu'aucune action de ma part n'était requise. Il était même primordial que je maîtrise mes émotions et que je campe sur mes positions de passivité.

Une à une, d'autres feuilles vinrent rejoindre la première, puis des branches et même quelques fleurs audacieuses. Ma

séance quotidienne de contemplation prenait progressivement une autre tournure, ainsi que (enfin !) un peu de sens. Derrière ma joie de voir mes plantes se développer se cachait cependant la tristesse de réaliser que mon absence n'était pas pour leur déplaire. Mais évidemment, certaines décisions ne se prennent pas seul, et si tel était le mode de fonctionnement que ces fleurs avaient choisi, il aurait été présomptueux de m'y opposer.

Cette étrange non-relation entre les rosiers et moi-même continua à se développer de jour en jour, tandis qu'en réponse à ces évolutions un sourire s'installait progressivement sur mon visage. Ce bonheur retrouvé devint complet le jour où, sous la pression des branches qui foisonnaient en son enceinte, la palissade, estimant avoir accompli sa mission, céda d'elle-même. Ainsi, sous mes yeux, jaillit de l'interstice entre deux planches malmenées un long rameau orné d'une unique rose. Alors, ému par cette élégance naturelle que mon obstination initiale avait empêché de naître, je fus tenté d'étendre le bras, comme pour m'assurer du caractère réel de cette fleur. Je me ravisai au tout dernier instant, et, le doigt à un centimètre des pétales, me contentai de profiter de l'instant et de verser une larme.